

# Études Germaniques

« Animal Turn » au Moyen Âge,  
Christoph Köler, L'art du comédien au XVIII<sup>e</sup> siècle,  
*Poèmes complets* de Nietzsche,  
Broch, L'exposition Freud à Paris



**KLINCKSIECK**

# Études Germaniques

73<sup>e</sup> année

Octobre-décembre 2018

Numéro 4

« Animal Turn » au Moyen Âge,  
Christoph Köler, L'art du comédien au XVIII<sup>e</sup> siècle,  
*Poèmes complets* de Nietzsche,  
Broch, L'exposition Freud à Paris

## SOMMAIRE

### ARTICLES

- Albrecht CLASSEN : Hunde als Freunde und Begleiter in der deutschen Literatur vom Mittelalter bis zur Gegenwart. Reaktion auf den 'Animal Turn' aus motivgeschichtlicher Sicht ..... 441
- Anne WAGNIART : Christoph Kölers (1602-1658) lateinische „Gelegenheitsdichtung“ – Neues von der „Schmelze“ des „barocken Eisbergs“ ..... 467
- Jean-Marie VALENTIN : « ein Mann [...] mit Namen *Aufresne*, der aller Unnatur den Krieg erklärte » (Goethe, *Dichtung und Wahrheit*, III, 11). Le débat sur le jeu de l'acteur en France et en Allemagne dans le dernier tiers du XVIII<sup>e</sup> siècle ..... 497
- Guillaume MÉTAYER : Éditer et traduire les *Poèmes complets* de Nietzsche..... 517
- Pierre Jean BRUNEL : La question du destin dans *Der Tod des Vergil*. Hermann Broch et Theodor Haecker ..... 535
- Jacques LE RIDER : Regards sur Sigmund Freud, au Musée d'art et d'histoire du judaïsme ..... 549

### NOTES ET DOCUMENTS

- Herbert HOLL : La Chose de Hegel ..... 567
- Marie-Odile THIROUIN : Une nouvelle approche de la littérature de langue allemande de Prague et des pays tchèques ..... 573

### BIBLIOGRAPHIE CRITIQUE

Anne FELER, Raymond HEITZ, Gérard LAUDIN (Hrsg.), *Dynamik und Dialektik von Hoch- und Trivalliteratur im deutschsprachigen Raum im 18. und 19. Jahrhundert II: Die Erzählproduktion / Dynamique et dialectique*

*des littératures 'noble' et 'triviale' dans les pays germanophones aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles II. La production narrative* (É. Leroy du Cardonnoy), p. 577. — Anne-Élise DELATTE, *Alzir Hella, la voix française de Stefan Zweig* (J.-M. Valentin), p. 578. — Klaus W. HEMPFER, *Literaturwissenschaft – Grundlagen einer systematischen Theorie* (K. Wieland), p. 578. — Benoît ELLERBACH, *L'Arabie contée aux Allemands. Fictions interculturelles chez Rafik Schami* (M.-H. Quéval), p. 579.

#### **NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES**

Johann Wolfgang von GOETHE, *La Vocation théâtrale de Wilhelm Meister*, p. 581. — Theodor STORM, *Nouvelles (1862-1881)*. Traduction, introduction et notes par Alain Cozic, p. 581.

**OUVRAGES REÇUS** ..... 583

**TABLE DES MATIÈRES – ANNÉE 2018** ..... 585

## NOTES ET DOCUMENTS

Herbert HOLL\*

### La Chose de Hegel\*\*

« Rien de grand dans le monde ne fut accompli sans passion », écrit Hegel dans la *Raison dans l'histoire*. Et c'est avec passion que Jean-Luc Gouin assume son « tête à tête », son « corps à corps » avec Hegel (p. XVI). Mais ce champ de bataille philosophique sera un « champ d'amour », écrit-il; dans son livre aussi dionysiaque qu'apollinien, il transpose ses foisonnantes publications antérieures, toujours rythmées, parfois refondues, dont la source originale est indiquée à la fin du volume. C'est une œuvre non linéaire, plurivoque, le fruit de trente années d'une « récolte perpétuelle de sédiments sur palimpsestes » (p. XV). Comme Hegel « parlait » le souabe, Gouin se forge un français canadien pyrophore, tout en se réclamant de la « grande tradition europeo-française des études hégéliennes » (p. XV).

Ce livre singulier comprend trois parties : « Hegel saisi à bras-le-corps », « Hegel et puis après », aux sept chapitres – trois pour la première, quatre pour la deuxième. La première partie est une apologie argumentée, raisonnée, radicale, de la Raison, vers la liberté qui la constitue; elle s'articule autour du chapitre II, dont le titre est éponyme du titre du livre. La deuxième met la raison en abyme – « raison océane sur fond de (l'Impen)sable », le « Système hégélien sous l'œil des commentateurs depuis 200 ans », « Être et Peut-Être. Penser a(u)près (de) Hegel » en conclusion. Au point nodal de cette défense et illustration du Réel-Sujet hégélien se situe un insolite « monodialogue » avec Michel Onfray, où Jean-Luc Gouin se surpasse, « sich aufhebt ». Trois « Scolies » forment la troisième partie : « Hegel sans coups ni blessures » – une bibliographie sélective –, « Le “Rond de Science”. De Diderot à Hegel » – sur la notion d'*Encyclopédie* –, « Marx aujourd'hui ? Oui. Et Non » – sur Maurice Merleau-Ponty. En contrepoint architectonique, notes de bas de page, notes complémentaires en fin de chapitre riches en citations bilingues

\* Herbert HOLL, Maître de Conférences habilité, Université de Nantes, 6 rue Gresset F-44000 NANTES; courriel : herbert.holl@univ-nantes.fr

\*\* Jean-Luc GOUIN : *Hegel. De la Logophonie comme chant du signe*, Laval, Paris : Presses de l'Université, Herrmann, 2018, 344 p., 24 €.

de Hegel et renvois hypo- et hypertextuels. À la tombée de la nuit, un prologue poursuit Hegel « à vol de chouette » – la chouette de Minerve. « Car en filigrane c'est à l'histoire générale d'une époque, extraordinaire au demeurant [...] que nous nous voyons finalement conviés. » (p. XXVI)

Tout le livre décrit sa « révolution », mouvement pendulaire ou « matrice de sens » que Jean-Luc Gouin nomme « gyroscope », en rotation autour de quatre points cardinaux de la rose de Raison hégélienne : Sujet – Négativité – Résultat – Réconciliation. Tels sont pour lui les quatre leviers « euristiques » fondamentaux, qui empêchent de « traquer la raison pour en faire *in ultimo* l'objet d'une religion », lui permettent au contraire de se mettre sous tension constante d'un « puissant mouvement giratoire ». Jean-Luc Gouin, ce gyrovague d'un gai savoir hégélien, décrira ce « mouvement par lequel la réalité s'énonce et se connaît comme réalité » (p. 35), tandis que le sujet « s'épiphanise » dans sa détermination (p. 41). Avec Jean-Luc Gouin, soyons gyrovague de ces quatre moments cruciaux.

1. Le « **réel-sujet** » (p. 35). Pour Hegel, il s'agit d'abord de « saisir et exprimer le vrai, non seulement comme *substance*, mais encore comme *sujet*. » – la substance vivante n'est-elle pas « *sujet en vérité* » (p. 35) ? Le lien avec le Soi annonce que la vérité de la chose ne peut provenir d'un discours *sur* un objet *face* à un sujet qui en parle. Il s'agit pour l'objet de « se prendre en main lui-même » en approfondissant sa propre condition, de « ramener l'être objectif au concept, qui est notre Soi le plus intime » (p. 127, *Encyclopédie* § 194, Additif), cependant que le sujet ou singularité, c'est le concept même posé comme totalité. Mais ce qu'est le sujet ne se dira que dans le prédicat : « *praedicatum inest subjecto* » (p. 40) ; pour Hegel comme pour Spinoza, toute détermination est négation. Cet approfondissement de la subjectivité implique jusqu'à sa pulvérisation par sa propre détermination, *Bestimmtheit*, en un jeu tournant autour de lui-même (p. 249, n. 12).

2. Car la **négativité** n'est autre que « l'âme dialectique que tout vrai a en lui-même » (p. 48), mais conquise selon Gouin en décrivant les « hiérarchies du négatif » au cours de la pérégrination de l'universel abstrait vers l'universel concret, quand le concept se guide soi-même en vertu de la négativité qu'il porte en soi – le Dialectique (p. 48, n. 45). Tout quelque-chose devient en effet un autre que soi, le « a » devient « -a », donc b – (p. 4) : « *Das Denken [...] ist das Zusammengehen Seiner im Anderen mit sich selbst* » / « *Le penser, [...] c'est se joindre dans l'Autre avec soi-même* » (p. 126 ; *Encyclopédie*, § 159, Remarque).

3. La négation, parce qu'elle est toujours négation déterminée, génère nécessairement un « autre-quelque-chose », un **résultat** qui n'est *autre* que le commencement même, le sujet, dont il constitue derechef l'autre face, « miroir et vérité de son vis-à-vis » (p. 49). Ainsi la raison nous saisit-elle de bout en bout – « le sens transit les sens de tous les sens » (p. 136, n. 29). La négation élève et conserve, appelant chez Jean-Luc Gouin une longue

note sur le « riche paradoxe » de la mémorable *Aufhebung* hégélienne et sur les innombrables avatars de sa traduction en français, d'abolir à « sur-primer », de « relever » (Jacques Derrida), « enlever » (André Doz) à « oblitérer », « dépasser », cependant que le théologique « sursumer/sursomption » proposé par Yvon Gauthier dès 1967 survit vaillamment, tenu à bout de bras par G. Jarczyk et P.-J. Labarrière (p. 66-68). Renvoyant à la critique du « dépassementisme » par Patrick Theuret dans son livre *L'Esprit de la révolution. Aufhebung, Marx, Hegel et l'abolition*,<sup>1</sup> Jean-Luc Gouin suggère non sans audace pour cette « véritable destruction / transformation *afin* même de préserver » (p. 67) : « outrer / outrance » dans leur transitivité, « saluter » par accostage, délestage, mouillage, appareillage, et dans une veine sotériologique, « sauveter » en tant que « se rescaper » – comme dans la strophe initiale de « Die Zufriedenheit », « Le Contentement » de Hölderlin ? : « Wenn aus dem Leben kann ein Mensch sich finden, / Und das begreifen, wie das Leben sich empfindet, / So ist es gut, wer aus Gefahr sich windet, / Ist wie ein Mensch, der kommt aus Stürm' und Winden. » / « Si de la vie un homme peut se découvrir / Et comprendre comment se perçoit la vie, / C'est bien ainsi ; qui s'extirpe du danger, / Est comme un homme qui vient de tempête et de vents. »<sup>2</sup>

4. Résultat de la négation de la négation (p. 52), la **réconciliation** – *Versöhnung* – s'opérera « *par et dans* la lutte même » pour la reconnaissance, (p. 58). « La forme de la réconciliation par la soumission, ce n'est pas elle qui a mené au but. » (p. 216, n. 79), écrit Hegel, faisant écho à l'*Hypérion* de Hölderlin : « *Versöhnung* ist mitten im Streit », « La réconciliation est au cœur de la mêlée », le différend des amants, « *Zwist der Liebenden* », étant selon Jean-Luc Gouin la chose même (p. 58, n. 59). Car c'est dans la révolution qu'advient la résolution. Sans elle régnerait le mauvais infini, « une fuite en avant dans la diversité muette » (p. 53). C'est alors le retour à soi, *zu sich, bei sich*, comme résultat du mouvement dialectique, « cette marche s'engendrant elle-même, et progressant » (p. 52). Ainsi le sujet découvre-t-il qu'il a son sens en lui-même à la faveur de l'inlassable quête d'elle-même de la raison, de ce « perpétuel travail de libération qui la définit » (p. 216).

Or pour Hegel, toute réconciliation doit partir de la Raison, « sémaphore du réel » par lequel s'effectue, se réalise la liberté (p. 58, *Principes de la philosophie du droit* § 258).<sup>3</sup> En effet, ce « Chant du signe » de

1. Montreuil : Le Temps des cerises, 2016.

2. Traduction de Kza Han et Herbert Holl, in : *Friedrich Hölderlin. Le fardeau de la joie*, Paris : L'Harmattan, 2002, p. 66 sq.

3. On trouvera une première version de ce chapitre 2 dans *Études Germaniques*, 64 (2009), 1, p. 171 à 204, sous le titre « Ataraxie au tréfonds de l'ivresse dionysienne. Hegel ou de la Vernunft comme sémaphore du réel ». Jean-Luc Gouin y définit le « gyroscope » de la manière suivante : « C'est ainsi que se dégage ce que, pour notre part, nous appelons le Gyroscope SNRR. Ou : complexe Sujet – Négativité – Résultat – Réconciliation / Subjekt – Negativität – Resultat – Versöhnung "Umgreifung" » (p. 191).

Jean-Luc Gouin apparaît comme un hymne à la « Raison », comme un arraisonnement d'icelle, parole adressée aux proportions du *logos*, à la mesure du « Prométhée apporte le feu à l'humanité » / « Prometheus bringt der Menschheit das Feuer » du peintre classiciste échevelé Heinrich von Füger, qui illustre le livre. Vierge non moins sage que folle, chant d'expérience et d'innocence dans son instinctivité, la « Vernünftigkeit » est « conation », *Trieb*, d'une descente vertigineuse et inéluctable à sa propre rencontre (p. 69). La raison devient une « constante du réel », « Vernünftigkeit » rime avec « Wirklichkeit ». D'où cette proclamation de Jean-Luc Gouin : « La raison est. Est là. Partout, partout, en tout et pour tout. » (p. 147)

Mais le gyroscope va se frotter au Réel, du monde de l'Être à l'univers de l'Esprit s'émancipant dans la Liberté. Alors se livrera un combat de la raison, « opposée à et appuyée sur elle-même » – disputant à elle-même l'opacité du réel. C'est la dure dialectique de l'esprit effectif, celle de la société et de l'État. À l'encontre de certains interprètes, Jean-Luc Gouin reconnaît à l'État la dignité d'entité pensante, témoignant avec Hegel que l'esprit n'est ni révolu ni à venir, mais absolument d'à présent, « schlechterdings *itzt*. » Loin d'être assurée par la violence, sa texture le serait par « le *sentiment de fond* de l'ordre commun à tous », la *Gesinnung* (p. 92, *Principes de la philosophie du droit* § 261). Pourtant, c'est par cette image périlleuse que l'auteur le caractérise : l'État selon Hegel serait semblable à un pont suspendu dans le vide de « l'être pur », se raillant de tous les « vents de noroît » d'une part, ralliant les rives du « bei sich » et du « für sich » de « l'impensable immensité de la marée humaine » ; d'autre part, c'est un ouvrage fragile, « vulnérable et imparfait du génie des hommes » (p. 102). Mais selon certains, rappelle Gouin, Hegel n'a-t-il pas divinisé, voire « fascisé » l'État, à vénérer « wie ein Irdisch-Göttliches » (*Principes de la philosophie du droit* § 270) ? Or ce Dieu n'est pas ailleurs que dans la « pensée que l'homme met en œuvre dans la réalité » (p. 192), il est la pensée qui devient *ce* monde, quand Dieu lui-même meurt : « S'il y a un Dieu, il est mêlé au monde comme la levure au pain » (p. 183, n. 45). Si tant est que la révolution soit la critique au pouvoir (Maurice Merleau-Ponty), il revêtirait un « caractère fondamentalement révolutionnaire ». Pour Herzen, Hegel ne formulait-t-il pas « l'algèbre de la Révolution » (p. 208) ?

Cette mise en œuvre d'un « coefficient d'intelligibilité » intégral mais vulnérable nous abandonne à la Chose, *Sache*, en sa chair. Par une « avancée immanente », c'est elle qui tantôt s'abrite, tantôt se désabrite, en fil rouge du livre (p. 48) : « La négation de la négation enfante plutôt la "Chose" initiale, *en tant* que celle-ci se voit désormais elle-même d'un autre œil » (p. 51, n. 50). Pour Jean-Luc Gouin, elle constitue le noyau dur « – à vrai dire le "noyau souple" (le cœur spéculatif) de toute chose » (p. 127, n. 7). Mais loin de s'installer, la Chose se trouve en auto-évasion perpétuelle (p. 176). Ainsi la Chose fait-t-elle « entendre » son *sens*, sa chair logophonique, de sorte que la pensée *vit*, comme « le lombric dans

un sol humide » (p. 23). Dès lors, l'Absolu n'est jamais en surplomb, se manifeste « partout et nulle part » en une absolue solidarité (p. 51).

Ayant porté aux extrêmes l'immanence « rationnelle », radicale de la raison hégélienne, Jean-Luc Guoin va pourtant la placer sous le triple signe d'Éros, Logos, Thanatos – Aimer, Penser, Mourir (p. 143) – telle la valse cosmique, animique, physiologique de Lotte et de Werther ? Une telle raison serait non pas une « Guerrière raffolant de sang et de souffrance, mais une Amoureuse » (p. 26). Ainsi s'ouvrent avec le chapitre quatre les « fascinants *trous noirs* de l'humanité » (p. 120), les parenthèses abyssales de son titre : « Raison océane sur fond de (l'Impen)sable » – et la citation de William Blake au chapitre cinq : « Descends au fond du puits, si tu veux voir les étoiles. » (p. 203) Dès lors « la pensée s'évite, l'amour se fait, la mort se tait » (p. 128).

Aussi un malaise habite-t-il l'Esprit du « système anti-système » (p. 165), ce penser du penser, impliquant selon Jean-Luc Guoin, qui rejoint ici Angèle Kremer-Marietti et quelques autres, une intimité inapparente mais profonde avec un « nietzschéisme décortiqué », en un « hégélianisme profond de Nietzsche » (p. 152). En un paradoxe médité, à l'évocation de Deleuze, Bataille, Lyotard, la pensée se retrouve solidement arrimée « dans le sable de l'Impensable », « vertiginisée » sous l'emprise de la *manikè*, du *Taumel* aussi dionysiaque qu'apollinien de la *Phénoménologie de l'esprit*. C'est à ce Hegel de la « vivance » extrême du Risque de raison, Chose et Chute, que Jean-Luc Guoin tente de sensibiliser Michel Onfray, radicalement a-hégélien « qui ne sacrifie à aucune idole », dans son chapitre six tout entier, ce « Monodialogue en trois temps » datant de 2010. Il s'agissait de convaincre Onfray de la « réalité de la réalité » de cet *autre* Hegel, en rien « broyeur de l'individu » (p. 225 *sq.*). Mais Hegel aurait beau être ce « tordeur » tordu de douleur, se risquant dans le « tiroir secret de la raison [...] tel le reptile qui avale sa queue pour la décomposer » (p. 229), périssant et renaissant du « feu qui consume la Pucelle d'Orléans, le déporté d'Auschwitz », que Michel Onfray lui répondrait froidement une fois pour toutes dans un courriel : « depuis nietzsche, il me semble que ... hegel est mort ! »

Les blessures de l'esprit guérissent-elles sans laisser de traces ? – Ayant mis la raison à feu et à sang, Guoin poursuit son expérience matérielle spéculative, semblablement marquée de parenthèses paradoxales et creusée par les modalités : « Être et Peut-être. Penser a(u)près (de) Hegel » (p. 241). Comme Freud dans le premier chapitre de l'*Unbehagen in der Kultur*, il invoquera le *Hannibal* de Grabbe et son immanentisme nihiliste pour réaffirmer que penser, c'est être un « gladiateur du Sens ». Certes, la raison n'offre pas plus d'issue que « l'a-sens, l'in-sensé ou l'absurde », mais de même que nous ne « tomberons pas hors de ce monde », nous ne saurions chuter hors de la raison (p. 245). Car la « révolution contre la raison ne peut se faire qu'en elle » (p. 248, Jacques Derrida, *L'Écriture et la différence*, p. 59). – On aurait aimé confronter le « rythme

du Tout organique » inlassablement restitué par Jean-Luc Gouin aux « disparités » pointées par Slavoj Žižek, ces composés artificiels dont l'unité organique est à jamais détruite (*Disparitäten*, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, Darmstadt 2018); davantage encore souligner les affinités de *La Logophonie comme chant du signe* avec la *Préface au système de l'éternité* de Gérard Legrand (Éric Losfeld, Le Terrain Vague, 1971), lui qui écrivait en méditant sa propre illumination profane : « On pressent que si le temps coupe (comme aux cartes), l'Éternité sera ce qui fait du jeu, bonneteau ou tarot, désigner sans hésiter la figure maîtresse : la liberté. »

« Animal Turn » au Moyen Âge,  
Christoph Köler, L'art du comédien au XVIII<sup>e</sup> siècle,  
*Poèmes complets* de Nietzsche,  
Broch, L'exposition Freud à Paris

Albrecht CLASSEN : Hunde als Freunde und Begleiter in der deutschen Literatur vom Mittelalter bis zur Gegenwart. Reaktion auf den 'Animal Turn' aus motivgeschichtlicher Sicht.....	441
Anne WAGNIART : Christoph Kölers (1602-1658) lateinische „Gelegenheitsdichtung“ – Neues von der „Schmelze“ des „barocken Eisbergs“ .....	467
Jean-Marie VALENTIN : « ein Mann [...] mit Namen <i>Aufresne</i> , der aller Unnatur den Krieg erklärte » (Goethe, <i>Dichtung und Wahrheit</i> , III, 11). Le débat sur le jeu de l'acteur en France et en Allemagne dans le dernier tiers du XVIII <sup>e</sup> siècle .....	497
Guillaume MÉTAYER : Éditer et traduire les <i>Poèmes complets</i> de Nietzsche .....	517
Pierre Jean BRUNEL : La question du destin dans <i>Der Tod des Vergil</i> . Hermann Broch et Theodor Haecker .....	535
Jacques LE RIDER : Regards sur Sigmund Freud, au Musée d'art et d'histoire du judaïsme.....	549

*Notes et documents*

Herbert HOLL : La Chose de Hegel.....	567
Marie-Odile THIROUIN : Une nouvelle approche de la littérature de langue allemande de Prague et des pays tchèques .....	573

Couverture : Jean Rival dit Aufresne dans le rôle de Poliphonte (Polyphonte) (Voltaire, *Méropé*, acte IV). Portrait de Johann Ludwig Fesch (Bâle, 1750 – Paris, 1778) © Bibliothèque universitaire de Genève.

ISBN : 978-2-252-04144-4  
ISSN 0014-2115

